

« Comment peut-on être français ? »

Le rôle de l'ironie dans la mise en scène de l'étranger chez C. de Montesquieu, P. Daninos et C. Djavann

ISABELLE MOREELS

Universidad de Extremadura

imoreels@unex.es

Résumé : Mettre en scène la figure fictionnelle – généralement stéréotypée – de l'étranger permet à un écrivain de manier l'ironie pour exprimer sa distanciation par rapport aux autochtones. Prenant comme point de départ la manière dont procédait Montesquieu dans ses *Lettres persanes* (1721), nous étudierons le stratagème narratif parallèle utilisé par P. Daninos à l'époque contemporaine dans la série de ses cinq livres qui ont pour protagoniste le Major Thompson (de 1954 à 2000). Nous évoquerons aussi le type particulier de réécriture proposée par C. Djavann dans *Comment peut-on être français ?* (2006). Nous verrons que, au moyen de la soi-disant naïveté des commentaires spontanés d'étrangers découvrant la France, les auteurs peuvent mettre en place une polyphonie vecteur d'une ironie souriante ou grinçante. Or le caractère à la fois paradoxal et réversible de l'énonciation ironique donne lieu à un jeu complexe de distanciations vis-à-vis des points de vue de l'étranger et du Français.

Mots-clés : Charles de Montesquieu, Pierre Daninos, Chahdortt Djavann, étranger, ironie.

Abstract: Creating a fictional foreign character (usually highly stereotyped) allows an author to use irony to demonstrate how he is detached from a country's natives. Using the way in which Montesquieu goes about writing '*Lettres Persanes*' (1721) as a starting point, we will look at the parallel narrative strategies used by P. Daninos during the contemporary movement in his five-book series, whose protagonist is Major Thompson (1954-2000). We will equally spend time focussing on the particular kind of redraft proposed by C. Djavann in '*Comment peut-on être français ?*' (2006). We will observe how the so-called naïveté, brought to light via the spontaneous comments made by foreigners who are discovering France, allows authors to put in place a polyphony which transmits light-hearted or grating irony. Yet the character, who is both paradoxical and changeable to the ironic enunciation, gives rise to a complex game of detachment with regard to the opinions of the foreigner and of the French native.

Keywords: Charles de Montesquieu, Pierre Daninos, Chahdortt Djavann, foreigner, irony.

Introduction¹

Nous nous proposons d'examiner comment le recours à la figure fictionnelle de l'étranger permet de distiller l'ironie dans la peinture de la société française. Autrement dit, nous souhaitons montrer qu'un personnage originaire d'un autre pays par rapport au cadre géographique et culturel mis en scène dans un roman peut servir à l'auteur de masque de l'ironie pour exprimer sa distanciation vis-à-vis des réalités et mentalités décrites du lieu où se passe la diégèse. Nous voulons de la sorte approfondir le rôle de ce que Philippe Hamon nomme un type de « personnage-truchement » (Hamon, 1996 : 119) sur la scène ironique, dans son éclairante étude sur *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique* (1996). Le chercheur français y mentionne effectivement, en quelques lignes, la silhouette des étrangers naïfs fictionnels qui peuvent représenter « le moyen et la source d'un discours ironique porté sur le monde des autochtones, quand ils deviennent le support d'un regard et d'un discours critiques portés sur les us et coutumes de ces derniers » (*op. cit.* : 117).

Pour ce faire, nous prendrons comme point d'ancrage le célèbre roman épistolaire de l'auteur français Charles de Montesquieu (1689-1755), les *Lettres persanes* (1721), où deux Persans venus visiter Paris y séjournent plusieurs années (de 1712 à 1720), pendant lesquelles ils nous offrent leur point de vue sur la ville ainsi que sur la société française et son mode de gouvernement. À partir de là, nous nous concentrerons sur cinq narrations d'un romancier français du XXe siècle, Pierre Daninos (1913-2005), qui décrivent les aventures et réflexions du fictif Major anglais W. Marmaduke Thompson ayant choisi de venir s'installer en France. Il s'agit, outre les fameux *Carnets du Major Thompson* (1954), dont le succès ne se fit pas attendre, du *Secret du Major Thompson* (1956), du *Major tricolore* (1968), des *Nouveaux Carnets du Major Thompson* (1973) et des *Derniers Carnets du Major Thompson* (2000). Nous nous intéresserons aussi, en contrepoint, au roman de l'écrivaine contemporaine d'origine iranienne Chahdortt Djavann (née en 1967), *Comment peut-on être français ?* (2006), dont le déroulement correspond à la découverte de Paris et des Français par une jeune Iranienne ayant fui sa patrie.

¹ Nous remercions le Gobierno de Extremadura et le FEDER, qui ont contribué au financement de nos recherches bibliographiques à l'étranger concernant ce thème grâce au soutien économique offert au groupe de recherche CILEM (Lenguas y Culturas en la Europa Moderna: Discurso e Identidad, HUM008), auquel nous appartenons à l'Universidad de Extremadura.

Les voyageurs persans de Montesquieu

Publiées sans nom d'auteur en 1721 à Amsterdam² – c'est-à-dire loin de la capitale française –, les *Lettres persanes* remportent un succès immédiat. Grâce à son choix de l'originale forme fictionnelle épistolaire – qui fera d'ailleurs de nombreux émules³ –, Montesquieu a le loisir d'exprimer d'une manière amène et souriante ses idées en matière de politique, puisqu'elles se trouvent enveloppées dans une exotique trame romanesque – la vie du harem d'Usbek en son absence. En effet, dans leur échange fourni de courrier avec leurs compatriotes restés à Ispahan ou Smyrne – l'œuvre comporte un total de 161 lettres –, Usbek et Rica font part de leurs impressions et surtout de leur étonnement lors de leur découverte de Paris après un voyage d'un peu plus d'un an pour atteindre leur destination. Les deux Persans expriment leur surprise par rapport aux mœurs de la capitale, « siège de l'empire d'Europe » (Montesquieu, 1998 : 59), mais aussi vis-à-vis du pouvoir du roi de France, du rôle de la religion catholique et du jeu social. C'est à juste titre que les *Lettres persanes* sont considérées comme une œuvre emblématique de l'esprit des Lumières, vu la satire de la société et la critique indirecte du régime monarchique français qu'elles proposent, quelques années après la disparition de Louis XIV, souverain absolu de droit divin mort en 1715. Car se trouvent abordées dans ce texte des questions aussi bien sérieuses - comme le rôle des tribunaux, la liberté, les droits des femmes, etc. – que frivoles - telles que la mode ou l'agitation de la vie parisienne – au fil d'une double réflexion philosophique et politique.

Si le procédé fictionnel du point de vue émis sur la France à partir du regard d'un étranger avait déjà été utilisé notamment par l'Italien Giovanni-Paolo Marana dans *L'Espion du Grand-Seigneur et ses relations secrètes envoyées au divan de Constantinople, découvertes à Paris pendant le règne de Louys le Grand* (1684)⁴, Montesquieu ajoute dans ses *Lettres persanes* la richesse d'une vision plurielle. Ainsi, les opinions d'Usbek et de son ami Rica se complètent-elles pour le lecteur de leurs missives respectives, les lettres de Rica – cadet des deux – ayant un ton plus léger que

² C'est lors de l'édition augmentée de 1754 que Montesquieu reconnaît officiellement la paternité des *Lettres persanes*, quoiqu'après leur publication initiale il n'ait pas tardé à avouer officieusement qu'il en était l'auteur.

³ Montesquieu dira fièrement : « Mes *Lettres persanes* apprirent à faire des romans en lettres. », lors de commentaires rédigés postérieurement à la publication et au succès de son œuvre épistolaire (Montesquieu, 1998 : 299).

⁴ Montesquieu s'est indubitablement inspiré de ce roman adoptant déjà une forme épistolaire et pour lequel G.-P. Marana prétend traduire des textes de l'arabe – Montesquieu lui aussi affirmera n'être que le traducteur des missives de Rica et d'Usbek et de leurs correspondants. En effet, il existe de nombreux points communs entre les thèmes traités dans les *Lettres persanes* et au fil de la chronique dite *L'Espion turc*, qui nous transmet les commentaires souvent ironiques de son narrateur oriental sur les réalités et mœurs contemporaines de l'Europe et surtout celles de la France.

celles d'Usbek. À titre d'exemple, voici comment, dans sa première lettre adressée de Paris où il est arrivé depuis un mois, Rica présente le pape après avoir parlé du roi :

[...] il y a un autre magicien, plus fort que lui [le roi], qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle *le Pape*. Tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce. (Montesquieu, 1998 : 61)

Cette manière incongrue de présenter le dogme de la trinité et la transsubstantiation – à la base du principe de l'eucharistie –, en appelant le chef suprême de l'Église catholique un « magicien », fait évidemment sourire le lecteur. Mais, au-delà du constat ingénu du Persan musulman, totalement ignorant des fondements de la religion chrétienne, se cache un questionnement implicite sur l'incohérence d'une telle croyance.

Montesquieu joue sur ce recours ironique que constitue la fausse naïveté, à l'origine même du procédé de l'ironie remontant à l'Antiquité grecque, puisque la maïeutique de Socrate consistait à feindre l'ignorance face aux sophistes. C'est en leur posant des questions apparemment simplistes que le sage athénien mettait en évidence les contradictions de leurs soi-disant grandes connaissances et donc leur véritable ignorance. Dans *Le Banquet* de Platon, Alcibiade, élève de Socrate, fait l'éloge de sa sagesse grâce à la comparaison devenue célèbre de son maître avec un silène – à l'époque, boîte à l'image d'un Silène sculpté, dont l'extérieur grotesque reproduisant la laideur de l'éducateur de Dionysos ne laissait pas supposer son précieux contenu. Le philosophe souligne que Socrate « passe toute sa vie à faire le naïf [Ἐιρωνεσόμενος] » (Platon, 1992 : 79). Contemporain de Montesquieu, Voltaire recourra, lui aussi, à l'ingénuité comme stratagème d'ordre didactique en créant les personnages de l'Ingénu et de Candide, protagonistes éponymes de deux de ses célèbres contes philosophiques, dont le nom même évoque leur naïveté. Ainsi, dans le texte *Candide ou l'Optimisme* (1759-1761), l'ironie s'avère très aisément perceptible à travers la candeur du regard du protagoniste qui s'étonne des circonstances les plus horribles qu'il vit en se rappelant que son précepteur, le docteur Pangloss, ne cesse d'affirmer qu'il se trouve dans « le meilleur des mondes possibles ». L'usage de cette formule récurrente qui prend un sens antiphrastique permet à Voltaire de mettre en évidence, de manière souriante, sa distanciation vis-à-vis de la simplification de la métaphysique du philosophe allemand Leibniz.

Montesquieu dira de ses *Lettres persanes* qu'elles « sont riantes et ont de la gaieté, et qu'elles ont plu par là » (Montesquieu, 1998 : 298), observant que « [l]orsque cet ouvrage parut, on ne le regarda pas comme un ouvrage sérieux : il ne l'était pas. » (*ibidem*). Or le ton léger de ce roman épistolaire diffère totalement de l'essai postérieur du philosophe, *De l'Esprit des lois* (1748), que l'écrivain publiera également de manière anonyme et hors de France – à Genève, dans ce cas. Cette œuvre majeure de sa pensée, authentique traité politique, synthèse de la réflexion menée à partir d'études approfondies, se verra, elle, dès sa parution, bien plus fortement contestée par nombre de lecteurs que son roman épistolaire. Pourtant, si les *Lettres persanes* représentent certes un texte nettement plus aimable en raison de leur forme romanesque, elles n'en constituent pas moins déjà, pour qui sait lire entre les lignes et percer l'ironie du texte, une remise en question du despotisme et une réflexion de fond sur l'intolérance religieuse. Citons comme exemple un extrait de la lettre XXIX, adressée par Rica à son ami Ibben resté à Smyrne :

Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulèvent entre eux mille questions nouvelles sur la religion. On les laisse disputer longtemps et la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles que dans celui du Christ.

[...] j'ai ouï dire qu'en Espagne et en Portugal il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, et qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, et qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle *la Galice* ! [...]

Les autres juges présumant qu'un accusé est innocent ; ceux-ci le présumant toujours coupable [...]. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, et leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang et sont au désespoir de les avoir condamnés. Mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit. (Montesquieu, 1998 : 70-71-72)

Nous constatons de nouveau ici la critique implicite sous le couvert du point de vue étonné émis par Rica, en tant qu'observateur étranger non familiarisé avec le culte pratiqué par les autochtones du pays qui l'accueille. Mais la remise en question dépasse cette fois le rabaissement de la valeur spirituelle des symboles religieux dans la foi chrétienne au moyen de l'accent mis sur l'aspect matériel des objets de dévotion, le chapelet se réduisant prosaïquement à « de petits grains de bois à la main » et le scapulaire à « deux morceaux de drap attachés à deux rubans ». La naïveté feinte du

narrateur pointe surtout l'intolérance, l'hypocrisie et la violence de ceux qui se présentent comme les gardiens de la religion du Christ.

Or il faut souligner que le caractère ambigu de cette « stratégie de déchiffrement indirect imposée au destinataire » (Maingueneau, 1993 : 85) que représente l'ironie comme « écriture oblique » – selon l'appellation de P. Hamon – offre l'avantage de protéger des éventuels reproches celui qui la manie habilement. Ainsi Montesquieu voulant se défendre des attaques formulées par l'abbé Jean-Baptiste Gaultier contre son roman dans *Les Lettres persanes convaincues d'impiété* (1751) a-t-il pu dire :

On ne peut guère imputer aux *Lettres persanes* les choses que l'on a prétendu y choquer la religion.

Ces choses ne s'y trouvent jamais liées avec l'idée d'examen, mais avec l'idée de singularité ; jamais avec l'idée de critique, mais avec l'idée d'extraordinaire.

C'était un Persan qui parlait, et qui devait être frappé de tout ce qu'il voyait et de tout ce qu'il entendait.

Dans ce cas, quand il parle de religion, il n'en doit pas paraître plus instruit que des autres choses, comme des usages et des manières de la nation, qu'il ne regarde point comme bonnes ou mauvaises, mais comme merveilleuses.

[...]

Il est vrai qu'il y a quelque indiscretion à avoir touché ces matières, puisque l'on n'est pas aussi sûr de ce que peuvent penser les autres que de ce qu'on pense soi-même. (Montesquieu, 1998 : 298)

Le philosophe prétend que les observations de ses Persans qui ont été interprétées comme critiques vis-à-vis de la religion ne constituent que des commentaires étonnés, fruit de la surprise d'Orientaux ignorants des fondements de la foi chrétienne. Néanmoins, la dernière phrase citée de cette apologie des *Lettres persanes* s'avère éclairante pour le lecteur habile à déchiffrer l'implicite : Montesquieu est sûr de ce qu'il pense lui-même... En effet, les connaissances que, grâce aux autres écrits de l'auteur de *De L'Esprit des lois*, nous avons de ses opinions véritables sur les matières abordées dans les *Lettres persanes* nous permettent de repérer sa remise en cause ironique sous le masque des descriptions naïves des étrangers que représentent Usbek et Rica⁵.

⁵ Notons que Montesquieu continuera à manier l'ironie même dans l'ouvrage sérieux *De l'Esprit des Lois*, à l'occasion d'un texte sur l'esclavage des Africains (livre XV, chapitre V). Le philosophe français y énumérait des idées fréquemment acceptées à l'époque pour défendre le bien-fondé du commerce des noirs, mais, comme le montre Catherine Kerbrat-Orecchioni (Kerbrat-Orecchioni, 1978 : 32-33), notre connaissance des exigences intellectuelles de l'auteur nous prouve sans conteste que cette suite d'aphorismes simplistes devait être interprétée ironiquement. Pourtant, ce discours put être lu au premier degré : il y eut notamment un *Dictionnaire portatif du commerce* (1762), mentionné par Florence Mercier-Leca (Mercier-Leca, 2003 : 19), qui s'en remit aux arguments ironiques de Montesquieu, pris très sérieusement, afin de permettre de justifier l'esclavage des noirs.

Le major anglais de P. Daninos

Bien que P. Daninos ne se situe pas du tout dans le même contexte historique et politique que Montesquieu, le type d'étranger fictionnel qu'il propose plus de deux siècles après l'auteur des *Lettres persanes*, le Major britannique William Marmaduke Thompson, peut être mis en parallèle avec Usbek et Rica à plusieurs égards. Bien sûr, P. Daninos n'est pas, à la différence de Montesquieu, un penseur politique qui doit peser ses mots, sujet d'une monarchie absolue de droit divin au cœur d'une période qui s'interroge sur sa légitimité, mais il s'agit d'un romancier et journaliste publiant les réflexions du Major Thompson sous la Quatrième et la Cinquième Républiques. Soulignons que l'humour constitue le ressort récurrent des textes de cet écrivain, dans lesquels il aime à dresser un inventaire des travers de ses contemporains – que ce soit, par exemple, le snobisme dans *Snobissimo* (1964), ou une certaine manière de faire du tourisme dans *Les Touristocrates* (1974). Cependant, P. Daninos paraît plus un essayiste qu'un romancier dans les cinq volumes qu'il consacre aux réflexions du Major Thompson. Précisons effectivement que, quoique *Les Carnets du Major Thompson* soient le livre le plus souvent cité de cette véritable série⁶ vu son succès initial retentissant⁷ à partir de sa publication en feuilleton dans *Le Figaro*, P. Daninos a donné jusqu'en 2000 quatre suites au *best-seller* de 1954 – et nous utilisons à dessein cet anglicisme, sachant que l'auteur aime à ponctuer ses narrations de termes et expressions anglais, gages de la soi-disant authenticité du témoignage.

Dans ses cinq œuvres ayant pour protagoniste le Major Thompson, P. Daninos se présente fictivement comme le traducteur de cet ex-officier anglais décoré de hautes distinctions militaires, ayant quitté l'armée en 1945 après 21 ans au service de Sa Très Gracieuse Majesté – notamment en Inde et pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Notons qu'est ainsi utilisé le même stratagème romanesque que pour les *Lettres Persanes*, où l'auteur, voulant initialement ne pas dévoiler son nom, expliquait dans sa préface avoir copié les lettres des Persans Usbek et Rica qu'il avait côtoyés, si bien qu'il déclarait : « Je ne fais donc que l'office de traducteur [...] » (Montesquieu, 1998 : 24). Installé dans l'Hexagone où il s'est marié en secondes noces avec une Française (Martine-Nicole Noblet), après le décès de sa première femme (la très britannique

⁶ L'insertion renouvelée comme page initiale – ou éventuellement finale – du texte rédigé en anglais « Ce que dit le 'Who's who' » assure le lien entre les volumes – parfois très éloignés dans le temps – ayant pour protagoniste le Major Thompson.

⁷ *Les Carnets du Major Thompson* atteindront en France un tirage de 1.680.000 exemplaires et seront traduits dans 27 pays. Signalons aussi, comme preuve de l'excellente réception de cette œuvre hors de l'Hexagone, que, dès l'année suivant sa parution, l'Américain Preston Sturges en proposa une adaptation cinématographique sous le titre *The French, They Are a Funny Race* (1955), avec Jack Buchanan et Martine Carol dans les rôles principaux du Major Thompson et de son épouse française.

Ursula Hopkins), le Major Thompson souhaite faire partager à ses lecteurs sa « découverte » de la France. En effet, l'œuvre initiale de la série du Major Thompson, *Les Carnets du Major W. Marmaduke Thompson* (1954), est sous-titrée *Découverte de la France et des Français*, tandis que *Le Major tricolore* (1968), qui constitue le troisième volet de la chronique de l'ex-officier anglais, porte le sous-titre de *Redécouverte de la France et des Français par le Major W. Marmaduke Thompson*. Dans les quelques pages intitulées « May I introduce myself?... » qui servent d'introduction aux *Carnets du Major Thompson*, le protagoniste dit ne jamais s'être « senti aussi dépaysé qu'à trente kilomètres de Douvres, dans ce doux pays qui porte le glissant nom de France. » (Daninos, 1954 : 13). Il faut ajouter que, dans *Le Secret du Major Thompson* (1956), l'écrivain imagine aussi que « Denainos » - ainsi que le Major prononce le nom de son traducteur français – part en Grande-Bretagne afin de confronter avec la réalité les descriptions de l'Angleterre proposées par W. M. Thompson, et il ira même jusqu'aux Etats-Unis en compagnie du Major⁸.

Or les descriptions des mœurs et coutumes françaises, proposées souvent avec un certain étonnement par le prototype de l'Anglais flegmatique que représente le Major Thompson, mettent en relief les incohérences et les dérisions des Français, notamment de Messieurs Taupin et Pochet, citoyens moyens côtoyés par le protagoniste qui a tissé avec eux des relations amicales. Par le biais des commentaires caustiques soi-disant émis par un Britannique fier de l'être, le romancier français prend plaisir à souligner ironiquement les travers de ses compatriotes, depuis leur agressivité au volant jusqu'à leur orgueil déplacé, en passant par leur pratique plutôt théorique des sports, leur hospitalité particulière, ou leur goût des discours pompeux. Ce que P. Daninos veut faire percevoir, c'est le décalage existant entre les valeurs que le Français prétend incarner, comme héritier d'une culture prestigieuse, et celles qu'il illustre vraiment au quotidien. Comment ne pas percevoir la polyphonie ironique de ces questions rhétoriques de W. M. Thompson : « Quand donc le monde entier, Îles Britanniques incluses, finira-t-il par admettre cette vérité qui est l'évidence même : la France est le seul pays du monde qui n'agisse jamais dans un intérêt égoïste mais dans celui de l'univers ? » (Daninos, 1968 : 31) ou « Sans la France, d'où nous viendrait la lumière, puisque ce pays tient de droit le flambeau de la civilisation que l'on ne saurait être dix à

⁸ Dans ce deuxième livre de la série du Major Thompson alternent les chapitres qui sont présentés comme rédigés par le Britannique et traduits par Daninos – la parenthèse « (Carnets du Major) », ajoutée sous le titre des chapitres, le précise chaque fois au lecteur – et ceux qui sont écrits directement par le prétendu traducteur Daninos. Ces derniers, qui nous transmettent les impressions du Français en terre anglophone, sont d'ailleurs plus nombreux – 14 contre 9 signés par le Major. Remarquons aussi le rôle de la trentaine de dessins humoristiques de Walter Goetz qui illustre cette narration, en reprenant la figurine créée par l'artiste pour le volet initial des chroniques de W. M. Thompson.

porter ? » (*op. cit.* : 32) ? En effet, la voix du Major se fait l'écho d'un certain discours français cocardier, mais le lecteur se rend compte de la distanciation ironique du locuteur, notamment à travers la portée hyperbolique des termes choisis⁹.

En raison de leur développement sur près d'un demi-siècle, les réflexions de W. M. Thompson constituent le reflet de l'évolution d'une société et des événements politiques marquants de l'actualité contemporaine. Ainsi, *Le Major tricolore*, paru en 1968, brosse entre autres le mouvement de contestation de mai 1968 dans le chapitre intitulé « La France sous l'occupation française », l'ex-officier anglais déclarant de manière railleuse : « Ce que la France de 1968 m'aura notamment révélé, c'est qu'elle est sans doute la seule nation du monde qui, en l'absence de tout envahisseur étranger, parvienne à se faire vivre sous l'occupation. Fabuleux ! » (Daninos, 1968 : 47). Quant au volet final des réflexions du retraité britannique, *Les Derniers Carnets du Major Thompson* (2000) – ultime livre publié de P. Daninos –, il consacre notamment le premier de ses sept chapitres à relever des exemples du laisser-aller dans l'usage contemporain de la langue française. W. M. Thompson, qui mentionne ironiquement le travail des « vaillants défenseurs de la langue française » (Daninos, 2000 : 17) en lutte contre les anglicismes, affirme avec force :

Mes écrits paraîtront peut-être obsolètes, mais ils ne seront pas *modern style* : on ne trouvera sous ma plume ni motivation ni adéquation. Je ne me positionnerai pas. Je ne m'impliquerai point. Je ne m'investirai ni ne ciblerai. Je ne mettrai rien à plat. Je ne serai pas toujours crédible, pas du tout flexible [...]. Et si je rapporte des moments d'extrême tension, je ne craquerai pas ! (*op. cit.* : 13-14)

Vu l'ambiguïté de l'ironie, le lecteur peut hésiter à interpréter ces mentions échoïques dans un livre dont le ton, toujours majoritairement humoristique comme les volumes précédents, comporte pourtant quelques notes plus sombres, car son auteur de 87 ans se sent à la fin de son parcours, aussi bien que son protagoniste devenu vieillard irascible. Cette voix outrée du Britannique, qui exprime son rejet du nouveau lexique hexagonal de l'aube du XXI^e siècle et se fait de la sorte l'écho des Français des générations plus âgées, correspond-elle au point de vue de l'écrivain P. Daninos, lui-même octogénaire au moment de la rédaction de ce livre ? Ou bien faut-il y percevoir, comme nous y a habitués son « écriture oblique », une distanciation moqueuse de la

⁹ Notre perception de l'ironie s'accorde à l'innovante perspective ouverte par la théorie des mentions-échos de Dan Sperber et Deirdre Wilson, pour qui « toutes les ironies typiques, mais aussi bien nombre d'ironies a-typiques du point de vue classique, peuvent être décrites comme des mentions (généralement implicites) de proposition ; ces mentions sont interprétées comme l'écho d'un énoncé ou d'une pensée dont le locuteur entend souligner le manque de justesse ou de pertinence » (Sperber et Wilson, 1978 : 409).

part de l'auteur par rapport à ce type de commentaires conservateurs sempiternellement répétés par les aînés à propos de la dégradation du langage ? Sans doute y a-t-il de l'un et de l'autre, et se trouve ici mise en évidence cette énonciation paradoxale que constitue l'ironie, comme l'a souligné Alain Berrendonner :

Faire de l'ironie, ce n'est pas s'inscrire en faux de manière mimétique contre l'acte de parole antérieur ou virtuel, en tous cas extérieur, d'un autre. C'est s'inscrire en faux contre sa propre énonciation, tout en l'accomplissant. Il y a donc, pour moi, dans l'ironie, un phénomène de mention auto-évocatrice (Berrendonner, 1981 : 216).

Notons que, malgré le décalage temporel de plus de deux siècles, nous pouvons trouver certains parallélismes entre les réflexions des Persans de Montesquieu et celles de l'ex-officier anglais de P. Daninos à propos de leurs contemporains français respectifs. Prenons comme exemple le moment où le Major Thompson, après avoir évoqué la volonté de la France que le Royaume-Uni opère une « mutation » avant d'entrer dans le Marché Commun, s'exclame : « Ah ! comme je voudrais être français ! » (Daninos, 1968 : 9), nous expliquant de la sorte dès l'incipit l'épithète figurant dans le titre du livre *Le Major tricolore*. Le Britannique se sent toutefois perplexe devant ce que signifie cette nationalité française :

[...] comment faire – sans être... *sorry*... caméléon – pour devenir tour à tour en un demi-siècle d'existence bleu horizon et rouge popu, germanophobe et germanophile, anglophile et anglophobe, pétainiste et gaulliste, américainophile et américainophobe, jusqu'aboutiste et capitulard, colonialiste et émancipateur, casseur de Viets et caresseur de Mao ?... (*op. cit.* : 9-10)

Il faut remarquer que ce commentaire sur la versatilité des Français se situe dans un chapitre dont le titre, « Comment peut-on être français ? », rappelle précisément la célèbre question posée dans le roman épistolaire de Montesquieu : « Comment peut-on être Persan ? » (Montesquieu, 1998 : 73).

Or ce constat concernant l'inconstance des idées des citoyens de l'Hexagone, qui réapparaît jusqu'aux *Derniers Carnets du Major Thompson* – « Je savais que vous [les Français] étiez habitués à la contradiction. » (Daninos, 2000 : 25) –, nous fait penser à la surprise éprouvée par Rica au début du XVIIIe siècle par rapport au caractère inconséquent du roi de France :

[...] j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre. [...] il aime sa religion, et il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur ; quoiqu'il

fuie le tumulte des villes, et qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jusques au soir, qu'à faire parler de lui ; il aime les trophées et les victoires, mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il aurait sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. (Montesquieu, 1998 : 81)

Ajoutons que, de même que, à travers les commentaires naïfs de ses voyageurs orientaux, Montesquieu critiquait à maintes reprises le souverain français dans ses *Lettres persanes*, avec *Le Major tricolore* (1968) P. Daninos prend pour cible récurrente de son protagoniste britannique le Président de la République Française de 1959 à 1969, Charles de Gaulle. La déclaration de l'ex-officier britannique « J'éprouve pour le général de Gaulle la plus vive admiration [...] » est à prendre dans un sens antiphrastique (Daninos, 1968 : 31).

L'ironie qui teinte les commentaires du Major Thompson, basée sur les contrastes existant entre les modes de vie français et anglais, renvoie finalement dos à dos deux manières d'être, mais aussi deux séries de stéréotypes nationaux ancrés dans les mentalités, l'image des Français et celle des Anglais. Il faut dire que P. Daninos, en tant qu'officier dans les troupes françaises pendant la Deuxième Guerre Mondiale et agent de liaison avec l'armée britannique, avait pu se familiariser avec l'esprit de son voisin européen, « ce cher ennemi héréditaire » (Daninos, 1954 : 137) de son peuple. Grâce au choix du point de vue émis par un major britannique et son particulier humour pince-sans-rire, l'écrivain parisien propose à ses compatriotes une réflexion souriante, émaillée de savoureux jeux lexicaux, sur leurs propres discours et agissements, mais aussi sur les siens.

L'immigrée iranienne de C. Djavann

La démarche de C. Djavann s'inscrit explicitement dans la perspective de son illustre prédécesseur Montesquieu, puisque le lecteur repère la référence à l'œuvre du philosophe français dès le titre du roman de l'écrivaine : *Comment peut-on être français ?* Effectivement, de même que celui du chapitre initial du *Major tricolore* (1968) de P. Daninos mentionné ci-dessus, il fait écho à la célèbre interrogation finale de la lettre XXX des *Lettres persanes* : « Comment peut-on être Persan ? » (Montesquieu, 1998 : 73), question que Rica dit entendre constamment dans la bouche des Parisiens qui l'entourent, curieux de son caractère exotique¹⁰. Quant au prénom de

¹⁰ L'éditeur Flammarion nous aide d'ailleurs à identifier la référence intertextuelle en représentant, sur la jaquette du livre, une enveloppe adressée à Monsieur Charles de Montesquieu, au 82 du Boulevard Voltaire à 75011, Paris. Cette balise interprétative est encore renforcée par la partie arrière de la

la protagoniste, Roxane, il est identique à celui de l'épouse d'Usbek qui, dans la dernière lettre du roman épistolaire, avoue sa trahison à son mari – toujours à Paris –, usant de ses dernières forces avant de mourir sous l'effet du poison qu'elle a choisi d'absorber. Toutefois, le regard porté sur la ville lumière et les Français à l'aube du troisième millénaire par la jeune Iranienne Roxane, âgée de 25 ans, correspond à d'autres circonstances. Car l'auteure a avoué qu'il s'agissait d'une narration rapportant ses propres souvenirs lors de son arrivée dans la capitale de l'Hexagone, quoique la couverture et la jaquette du livre indiquent « roman » sous le titre. Il faut savoir que C. Djavann, née en 1967, a abandonné l'Iran de son enfance et de sa première jeunesse pour vivre à Paris depuis 1993 et qu'elle a adopté la nationalité française.

C'est en suivant le cours de civilisation française de la Sorbonne que la Roxane de C. Djavann, récemment arrivée à Paris, découvre les *Lettres persanes*, suite à la lecture d'un extrait proposé aux étudiants, qui l'incite à lire puis relire le roman épistolaire en entier. Fascinée par cette œuvre où elle se retrouve notamment à travers le personnage rebelle de Roxane enfermée dans le harem d'Usbek, la jeune femme décide d'écrire à son auteur. Elle pourra de cette manière tromper sa solitude et exercer son expression française après ses tentatives infructueuses d'entamer un journal intime. Même si inmanquablement sa missive lui est retournée avec la mention « N'habite pas à l'adresse indiquée. Retour à l'expéditeur », expédier mensuellement une lettre à Montesquieu (18 au total), en choisissant comme adresse le nom d'une rue portant le nom d'un grand écrivain qu'elle lit (Molière, Montaigne, Voltaire, Baudelaire, etc.), aide Roxane. Car consigner par écrit ses réflexions sur la France contemporaine aussi bien que le régime des mollahs constitue une catharsis pour la narratrice. Mais cela représente également, grâce au pastiche du philosophe des Lumières, un phénomène d'appropriation d'une langue difficile que la protagoniste a beaucoup de mal à faire sienne malgré son travail d'apprentissage constant et minutieux depuis son installation dans la capitale française. Or, comme l'observe Nehal Abuelata, « Dès son arrivée à Paris, la jeune femme se rend vite à l'évidence que dompter le français serait son seul moyen de s'intégrer à la culture de ce pays d'accueil. » (Abuelata, 2010 : 93).

Dès la première lettre rédigée pour le philosophe français vers le milieu du roman, Roxane emprunte à Montesquieu certaines de ses formulations. Ainsi, s'étonnant de l'écart entre les conditions de vie et les coutumes contemporaines en Iran et en France à la charnière des XXe et XXIe siècles, la jeune immigrée se demande-t-elle : « [...] est-ce

jaquette - correspondant à la quatrième de couverture –, car s'y trouvent reproduits, avec la même fine écriture, des fragments éclairants de la première lettre que la protagoniste iranienne adresse au « Cher Monsieur de Montesquieu ».

bien la même terre qui nous porte ? » (Djavann, 2006 : 151). Sa question renvoie de la sorte à l'affirmation de Rica dans la lettre XXIV des *Lettres Persanes*, envoyée à son ami Ibben à Smyrne : « C'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différents. » (Montesquieu, 1998 : 62-63). C'est aussi en écho à l'expression de Montesquieu, « Comment peut-on être Persan ? », que la protagoniste contemporaine se pose les questions suivantes au fil de la narration : « Comment peut-on être en démocratie ? » (Djavann, 2006 : 16), « Comment peut-on être français ? » (*op. cit.* : 24), « Comment peut-on naître à Paris ? » (*op. cit.* : 31), « Comment peut-on être parisien ? » (*op. cit.* : 34). Mais elle se demande surtout : « Comment peut-on vivre en 1379 en l'an 2000 ? » (*op. cit.* : 172), en une allusion au calendrier adopté par les mollahs lors de leur prise du pouvoir en Iran, datation qui considère comme point de départ la création de l'islam, si bien que, dans ce système chronologique, l'an 2000 correspond à l'année 1379.

Effectivement, le questionnement de la Roxane moderne se centre sur la comparaison des réalités européennes démocratiques avec le régime iranien des mollahs, vis-à-vis duquel elle répète constamment son violent rejet. La jeune immigrée confronte la dictature vécue au nom de la loi islamique, qui écrase particulièrement les femmes, avec les libertés – notamment de circulation et de tenue vestimentaire – qu'elle découvre à Paris. Ayant fui l'Iran pour échapper à l'horreur d'un régime religieux extrémiste, la Roxane de C. Djavann, née en Azerbaïdjan à la fin du XXe siècle, s'identifie à celle de Montesquieu à cause de l'esprit révolté de la femme d'Usbek, prisonnière des lois du sérail. Néanmoins, après une première phase d'enthousiasme candide face à la séduisante beauté des rues et édifices de la capitale française ainsi que la « légèreté de vie » (*op. cit.* : 23) de ses habitants, « [l]e bonheur ingénue que Roxane avait connu à Paris allait se dissiper. » (*op. cit.* : 53). Car la protagoniste en vient à se rendre compte que « [l]es bonnes manières civilisées font que les gens, dans cette ville, ne se parlent pas, ne se regardent pas. » (*op. cit.* : 57). Plus que d'un statut économique précaire, la jeune femme souffre terriblement de la solitude qui, à la fin de la narration, la mènera à une tentative de suicide. Cependant, les circonstances de son geste se distinguent de celles qui entouraient l'acte parallèle commis par la Roxane des *Lettres persanes*, et le dénouement aussi s'avérera différent.

L'impression d'étrangeté/extranéité accompagne toujours la protagoniste de C. Djavann, qui ne s'est jamais sentie chez elle, ni dans l'Iran de son enfance, ni dans sa trop nombreuse et complexe famille, et sans sentiment d'appartenance non plus à la religion musulmane. Si elle signe d'ailleurs sa sixième lettre à Montesquieu de la manière suivante : « Une éternelle étrangère, Roxane. » (*op. cit.* : 197), c'est parce

qu'elle continue à éprouver ce sentiment d'altérité à Paris. Comme le remarque Margarita Alfaro, « Roxane éprouve, plus que jamais, à la fin du roman, un triple sentiment d'étrangeté : tout d'abord, elle se sent étrangère à un territoire, ensuite, aux autres ; et, finalement, à elle-même » (Alfaro, 2013 b : 26). Son admiration naïve initiale devant toutes les merveilles de Paris – qui correspond à ce que signale Pilar Andrade Boué : « [...] la primera imagen de la ciudad era la de un espacio mitificado, divinizado. » (Andrade Boué, 2013 : 169) - a fait place à une sensation de décalage et ce, à cause de sa solitude et des difficultés éprouvées par rapport à l'acquisition de la langue française « qui dénonçait sans pitié sa condition d'exilée » (Djavann, 2006 : 72). Pourtant, ce difficile apprentissage linguistique qui mine la protagoniste permet aussi, au cours de la narration, de savoureux jeux lexicaux, fruit de sa perception novice du français. Ainsi, la jeune Iranienne, dont la langue maternelle (le persan « fârsi ») ne comporte pas de genres grammaticaux, « devint obsédée du sexe des mots, comme les fanatiques religieux l'étaient du sexe des femmes » (*op. cit.* : 67-68). Désespérée de ne pas réussir à dominer l'usage des articles en français, Roxane en arrive à souhaiter la douleur physique d'un cancer plutôt que « sa souffrance indicible », commentant humoristiquement dans un passage de discours indirect libre : « [...] personne ne soulignerait les fautes d'article d'une étrangère à l'article de la mort. » (*op. cit.* : 68).

L'ironie ponctue nettement moins systématiquement le roman de C. Djavann que les narrations étudiées de Montesquieu et P. Daninos, vu que le regard porté par la jeune femme sur la France est authentique, ainsi que cette déception ressentie par rapport à la réalité du quotidien parisien. Le voilà bien éloigné de l'idée dorée que Roxane s'en était forgée lorsqu'elle en rêvait en Iran, lors des « longs après-midi chauds et humides de son adolescence » (*op. cit.* : 12)¹¹. Sans doute la douleur véritablement éprouvée par la romancière – surtout à cause de ce sentiment permanent de solitude – est-elle encore trop vive pour passer au détachement souriant de l'ironie. Pourtant, lorsque la protagoniste s'attache dans ses lettres à Montesquieu à lui expliquer les aspects de la vie contemporaine parisienne qui ont changé par rapport à ce que décrivait le philosophe, elle adopte en plusieurs occasions le ton ingénu de Rica comme voile de l'ironie. Citons, par exemple, cet extrait de la lettre VIII :

[...] le plus étonnant est peut-être l'attrait qu'exercent sur nos contemporains, dans tous les pays du monde, sans exception, les jeux, les jeux les plus divers et notamment ceux de ballon [...] votre curiosité serait attirée par le spectacle des foules qui se précipitent, à intervalles réguliers, dans les enceintes qu'on leur réserve pour qu'elles y assistent aux

¹¹ Notons la récurrence de cette formule, avec ses variantes – telles que « longs après-midi languissants de son adolescence » –, surtout au début du récit (Djavann, 2006 : 12, 15, 20, 55, 84, 175).

jeux de ballon. Les gens s'y rendent en chantant, les péripéties de la partie les transportent d'enthousiasme. Les plus pauvres oublient leur pauvreté pour quelque temps et les riches semblent partager la même passion que les pauvres (*op. cit.* : 212).

Non contente d'avoir signalé ironiquement l'importance sociale des stades, Roxane observe également, dans la même lettre, sur un ton aussi indirectement moqueur feignant l'étonnement, celle du petit écran : « Il y a partout des télévisions. Et c'est merveille, le soir venu, de les voir s'allumer comme autant de fleurs phosphorescentes aux fenêtres des immeubles parisiens. » (*op. cit.* : 213). C'est encore avec la même prétendue surprise que l'Iranienne déclare, dans sa lettre XII : « [...] curieux pays que ces pays occidentaux où l'état général et la santé morale se mesurent sur 'l'indice de consommation' ! » (*op. cit.* : 246), un commentaire qui en dit long sur sa perception nouvelle du système.

Conclusion

Le succès immédiat remporté au moment de leur publication initiale respective aussi bien par les *Lettres persanes* que par *Les Carnets du Major Thompson* et *Comment peut-on être français ?* est révélateur. Le lecteur français se sent attiré par les réflexions plus ou moins naïves de ces étrangers qui découvrent son pays, et s'étonnent des réalités et usages de ce territoire inconnu dans lequel ils viennent d'arriver. Or les commentaires prétendument surpris exprimés par les personnages non autochtones permettent souvent à l'auteur qui fait parler ces narrateurs de souligner ironiquement les incohérences et défauts de la société française, comparée avec le pays d'origine des étrangers tout aussi remis en question. Bien sûr, la valeur de la distanciation est à mettre en rapport avec le contexte historique et national des récits ainsi que la véracité du témoignage. Dès lors, dans une France devenue, après la Révolution française, une république mûrie par une longue expérience, la série des récits mettant en scène le Major Thompson n'a pas la prétention politique des *Lettres persanes* rédigées sous une monarchie absolue de droit divin, quoique P. Daninos se plaise tout de même à évoquer les faiblesses du pouvoir personnel d'un chef d'état. Écrit par une romancière non originaire de l'Hexagone, le roman de C. Djavann offre une perspective différente en critiquant davantage le cruel dogmatisme du régime iranien dont l'auteure a douloureusement vécu l'intransigeance, même si les failles de la société française se trouvent également pointées.

Ce qu'il faut retenir de ces jeux polyphoniques qui confrontent des voix d'origines nationales différentes, c'est qu'ils visent de manière souriante à une double prise de conscience : montrer aussi bien les travers de l'étranger que ceux du Français, et donc la dérision des stéréotypes de l'un et de l'autre. Là réside la richesse de l'ironie qui ne juge pas autrui à l'aune de ses propres certitudes, mais relativise les convictions des interlocuteurs dialoguant dans l'énonciation. Ce rôle paradoxal de l'ironie explique le sens du deuxième post-scriptum de la septième lettre adressée à Montesquieu par la Roxane de C. Djavann : « Vous avez eu de la chance, mon cher Montesquieu, d'être né français, sinon les mollahs, après vous avoir exécuté, auraient fait de vous un penseur de l'islam et revendiqué les *Lettres persanes* comme un joyau de la littérature islamique ! » (Djavann, 2006 : 209). Ajoutons que, au-delà de leurs remises en question, les narrations que nous avons envisagées expriment toutes leur profond attachement à la France. Mais ne faut-il pas prendre aussi *cum grano salis*, au terme de ses tout premiers *Carnets*, la dernière réflexion du Major Thompson, tellement passionnée pour un Anglais flegmatique : « *F* comme folie, *r* comme raison, *a* comme amour, *n* comme nounou, *c* comme chauvin, *e* comme Ernest,... j'aime la France. » (Daninos, 1954 : 242) ?

Bibliographie

- ABUELATA, Nehal. 2010. *Identité et langue française chez Azouz Begag et Chahdortt Djavann* [on-line], *Master's Theses*, Paper 3742 [disponible le 12/01/2014]. <http://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses/3742>
- ALFARO, Margarita. 2013 a). « Chahdortt Djavann. Entre Oriente y Occidente. Una experiencia transfronteriza de identidad y alteridad : venir de otro lugar y vivir aquí », in ALMELA BOIX, M. et al. (éds.). *Mujeres en la frontera*, Madrid : UNED, pp. 85-106.
- ALFARO, M. 2013 b). « Xénographies francophones au féminin. Le double sentiment d'étrangeté-étrangéité dans l'œuvre de Chahdortt Djavann *Comment peut-on être français ?* » [on-line], *Monografias de Çédille*, 3, pp. 13-27 [disponible le 12/01/2014]. <<http://cedille.webs.ull.es/M3/01-alfaro.pdf>>
- ANDRADE BOUE, Pilar. 2013. « Paris a vista de mujer : *Comment peut-on être français ?* de Chahdortt Djavann » [on-line], *Ángulo recto. Revista de estudios sobre la ciudad como espacio plural*, vol. 5, núm. 1, pp. 165-177 [disponible le 12/01/2014]. <<http://revistas.ucm.es/index.php/ANRE/article/view/42074/40049>>
- BERRENDONNER, Alain. 1981. *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris : Les Éditions de Minuit, coll. « Propositions ».

- DANINOS, Pierre. 1954. *Les Carnets du Major W. Marmaduke Thompson. Découverte de la France et des Français*, Paris : Hachette, Le Livre de poche, n° 554.
- DANINOS, P. 1956. *Le Secret du Major Thompson*, Paris : Hachette.
- DANINOS, P. 1968. *Le Major tricolore. Redécouverte de la France et des Français par le Major W. Marmaduke Thompson*, Paris : Hachette, Le Livre de poche, n° 3169.
- DANINOS, P. 1975. *Les Nouveaux Carnets du Major W. Marmaduke Thompson*, Paris : Hachette, Le Livre de poche, n° 4155.
- DANINOS, P. 2000. *Les Derniers Carnets du Major Thompson*, Paris : Plon, Pocket, n° 11353.
- DJAVANN, Chahdortt. 2006. *Comment peut-on être français ?*, Paris : Flammarion.
- HAMON, Philippe. 1996. *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris : Hachette, coll. « Recherches littéraires ».
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. 1978. « Problèmes de l'ironie », *Linguistique et sémiologie, 2 : L'ironie*, Travaux du Centre de Recherches linguistiques et sémiologiques de Lyon (2^e éd. augm.), pp. 10-46.
- MAINGUENEAU, Dominique. 1993. *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris : Dunod (3^e éd. augm.).
- MERCIER-LECA, Florence. 2003. *L'Ironie*, Paris : Hachette Supérieur, coll. « Ancrages », n° 15.
- MONTESQUIEU, Charles de. 1998. *Lettres persanes*, Paris : Pocket, coll. « Pocket Classiques », n° 6021.
- PLATON. 1992. *Le Banquet*, in PLATON, *Œuvres complètes* (texte établi et traduit par P. Vicaire), Paris : Les Belles lettres, coll. « Universités de France ».
- SPERBER, Dan et WILSON, Deirdre. 1978. « Les ironies comme mentions », *Poétique*, 36, pp. 399-412.